

Pascal et la philosophie

par Henri GOUHIER

membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne.

I

« **S**E moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher ¹ » : telle est l'épigraphe que Pascal écrit lui-même en tête de toute étude qui joint à son nom la qualité de philosophe. Et ce n'est point là boutade de bel esprit : ce refus coïncide avec le consentement par lequel l'homme a engagé sa pensée et sa vie.

« L'an de grâce 1654,

« Lundi 23 novembre...

« Depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi... »

Ces précisions ouvrent un témoignage si grave que Pascal en

Discours à la Sorbonne, 13 juin 1962.

I. B., 4; L., 513.

B. renvoie, avec le numéro de son classement, à l'édition Brunshvicg; les pages sont indiquées, quand cela est nécessaire, en renvoyant à l'édition *minor*, c'est-à-dire : *Pensées et Opuscules...*, Hachette, Classiques français, Paris, 3^e éd., 1904.

L. renvoie, avec le numéro de son classement, à l'édition Lafuma, *Pensées sur la religion et quelques autres sujets*, Éditions du Luxembourg, Paris, 1951, 3 vol. Le texte des *Pensées* occupe le tome I.

Nous utilisons aussi : *Pensées de Blaise Pascal*, édition paléographique, par Z. Tourneur, Paris, Vrin, 1942.

Œuvres... t... renvoie à *Œuvres de Blaise Pascal*, Éditions L. Brunshvicg, P. Boutroux, F. Gazier, Hachette, 1904-1914, 14 vol.

recopie le texte sur un parchemin pour le mieux conserver; elles datent un événement si décisif que, jusqu'à sa mort, il portera ce *mémorial* sur sa poitrine, dans la doublure de son pourpoint.

« Feu », lisons-nous à la première ligne.

La seconde nous dit où brûle ce feu. « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob » : ce sont là les paroles mêmes que Moïse a entendues comme il s'approchait d'un buisson ardent que la flamme ne consumait pas.

Or, voici que dans l'âme de Pascal, le Dieu de Moïse se pose en s'opposant, et ceci spontanément, dès la troisième ligne : « ...non des philosophes et des savants ² ».

A l'instant même où Pascal revit la scène du buisson incandescent, une impérieuse logique dicte à sa pensée une antithèse fondamentale : puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, s'il n'est pas le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, celui des philosophes et des savants n'est pas Dieu.

Ce qui est clairement exprimé quand Pascal prononce enfin le nom que Moïse ne pouvait entendre : « Dieu de Jésus-Christ » : « seul vrai Dieu », disent les « pleurs de joie » qui, mieux que les mots, révèlent le sens de la conversion en ces heures mystérieuses où « le vieil homme » sent battre dans sa poitrine un « cœur nouveau ³ ». Et ce « seul vrai Dieu », Pascal le précise aussitôt, « il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile »; bien plus : « il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile ».

Était-il nécessaire d'ajouter : et non dans la *Physique* d'Aristote ou dans les *Principes de la philosophie* de M. Descartes? Là, en effet, « se trouve » un Dieu vraiment métaphysique, qui vraiment vient après la physique, Premier Moteur immobile qui meut l'univers sans y penser ou Créateur qui se contente de « donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ⁴ ». Pareil Dieu est requis par la raison pour rendre compte de la nature : mais qu'a-t-il de commun avec un Dieu qui se manifeste dans l'histoire? L'existence du premier est une conclusion qui le pose dans un rapport aux choses : l'existence du second est une présence par

2. Le *Mémorial* est cité d'après L., 483.

3. Expression chère à Saint-Cyran, reprise par Pascal dans la lettre du 5 novembre 1656 aux Roannez.

4. B., 77; L., 1001. Il ne s'agit pas d'un texte écrit par Pascal mais d'un propos rapporté par sa nièce, Marguerite Périer.

laquelle il vit dans une relation aux hommes. L'être du premier se réduit d'une fonction cosmique : l'être du second se révèle dans une parole aux cœurs qui écoutent.

Quand « le nouveau converti », comme l'appelle sa sœur Jacqueline, se fit convertisseur, son apologie de la religion chrétienne ne va certes pas prendre appui sur la philosophie pour amener les athées, les indifférents et les tièdes à ce Dieu que précisément la philosophie ne peut connaître. On ne demandera donc plus aux philosophes de construire les marches qui montent jusqu'au seuil du temple. C'était là, Pascal le sait, une tactique que les apologistes utilisaient volontiers : à des gens qui parlent uniquement raison, disaient-ils, parlons raison; battons-les sur leur propre terrain; montrons-leur qu'un entendement bien conduit nous permet de faire ensemble un bout de chemin, sur ce chemin au bout duquel se trouve un Dieu qui n'est pas encore mais qui deviendra celui de la foi. « En adressant leurs discours aux impies, leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature » : cette « hardiesse », Pascal ne l'aura ni dans son premier chapitre ni dans les autres ⁵.

Une des « pensées » dont le manuscrit est malheureusement perdu relie directement la nouvelle apologie à l'expérience dont le *Mémorial* conserve le souvenir. « Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu ou la Trinité, ou l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature ⁶... » Pourquoi donc? Pascal continue : « non seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais encore parce que cette connaissance, sans Jésus-Christ, est inutile et stérile ». Il suffira d'évoquer le Dieu qui est seul vrai Dieu pour transformer « inutile et stérile » en nuisible. « Tous ceux qui cherchent Dieu hors de Jésus-Christ et qui s'arrêtent dans la nature », lisons-

5. B., 242; L., 781.

6. B., 556; L., 449. On remarquera que Pascal met le mystère de la Trinité entre l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, deux vérités que les philosophies spiritualistes tiennent pour démontrables. Se souvient-il ici de ce Jacques Forton, sieur de Saint-Ange qu'il avait si fort malmené à Rouen à l'époque de « la première conversion »? Celui-ci rapprochait le dogme trinitaire des vérités accessibles à la seule raison mais pour faire apparaître sa parfaite rationalité. Si Pascal se livre à la même opération, c'est en sens inverse : le Dieu dont il importe de connaître l'existence et que l'âme rencontre après la mort est, comme celui de la Trinité, un Dieu dont le mystère échappe à la raison.

nous quelques lignes plus loin, ou bien « ils ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse... et par là ils tombent dans l'athéisme », ou bien « ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur », et par là ils tombent « dans le déisme » : or, conclut Pascal, athéisme et déisme « sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également ».

Face à ce que la philosophie « appelle Dieu », surgit alors celui qui nous a dit lui-même comment l'appeler : « ... Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation; c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède; c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie; qui s'unit au fond de leur âme; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même ⁷. »

Chaque mot de ce grand texte visiblement destiné à une introduction rappelle l'expérience vécue le soir du 23 novembre 1654 : ce que Pascal a « senti intérieurement », la joie qui inonde son visage de pleurs, la résolution prise aussitôt : « oubli du monde et de tout, hormis Dieu », aujourd'hui comme hier, c'est là le contexte inséparable de la vérité qui doit éclairer l'itinéraire de l'apologétique comme elle a éclairé la vie de l'apologiste : entre le Dieu de l'Écriture et celui de la philosophie, ce n'est pas une question de distance sur le même chemin; il y a un carrefour avec deux chemins; qui suit l'un s'écarte de l'autre.

Dans une telle apologie de la religion, les philosophes ne seront convoqués qu'afin de les montrer peints par eux-mêmes et de rendre ainsi manifeste l'insuffisance de la philosophie. Dans un premier projet de l'ouvrage qui prévoit une série de lettres, à la façon des *Provinciales*, une hypothèse est permise sur le sens de leur intervention. Relisons quelques « pensées » sur « l'ordre ».

« Ordre. Après la lettre qu'on doit chercher Dieu, faire la lettre d'ôter les obstacles qui est le discours de la machine, de chercher par raison ⁸. » Ces derniers mots semblent trouver leur explication dans un autre fragment : « Lettre pour porter à rechercher Dieu... »; c'est donc toujours le même projet : « Et puis, continue Pascal, le faire chercher chez les philosophes, pyrrhoniens et dog-

7. Ce texte a été utilisé par Gilberte pour exposer les principes de l'apologétique de son frère, *Vie de M. Pascal*, Lafuma, Édition du Luxembourg, t. III, p. 31-32.

8. B., 246; L., 11.

matistes⁹... » Recherche qui fera l'objet d'une lettre au titre significatif que nous trouvons sur un troisième bout de papier : « Une lettre de la folie de la science humaine et de la philosophie¹⁰. »

On entrevoit le scénario de l'action apologétique avec ses principales péripéties. Homme qui fut du monde et qui continue à vivre dans le monde, Pascal sait bien que l'indifférence est pour la religion le plus grand danger : athéisme, déisme, scepticisme ne sont que des conduites de fuite devant la question de notre destinée. De là la première évidence qui dissipe tout espoir d'évasion : « vous êtes embarqués » ; et, que vous le vouliez ou non, la barque se rapproche ou s'éloigne du Dieu de qui dépend, s'il est, une éternelle et infinie béatitude. Suivent alors le pari tel que notre existence l'impose, puis le pari tel que la nouvelle « géométrie du hasard » le propose¹¹. L'énoncé arrive à une telle précision que la solution se trouve donnée avec ses termes. Cette solution n'est nullement que Dieu existe : parier n'est pas prouver. Ce que Pascal appelle ici « démonstratif », ce n'est pas un raisonnement qui, comme celui des philosophes, découvre Dieu dans sa conclusion, mais une réflexion sur la condition humaine qui m'oblige à le chercher. Le pari est moins un argument qu'une mise en situation, comme on dit aujourd'hui : il crée une situation telle que je ne peux plus ne pas prendre au tragique ce que la promesse chrétienne appelle le salut¹².

C'est alors que le chœur des philosophes entre en scène. N'ont-ils pas, eux aussi, promis un bien si parfait et si absolu qu'ils le disent « souverain » ? Montaigne a trouvé chez eux « 280 sortes de souverain bien », chiffre que Pascal s'empresse de noter dans les trois lignes qui annoncent la « lettre de la folie de la science humaine et de la philosophie¹³ ». De nombreuses « pensées » permettent de supposer que l'échec des philosophes dans la quête du souverain

9. B., 184 : « ...pyrrhoniens et dogmatiques qui travailleront celui qui les recherche » (leçon acceptée par Z. Tourneur, édition paléographique, p. 167, et D. ANZIEU, *Pensées*, Bibliothèque de Cluny, Paris, Colin, 1960, n° 4); L., 4 : « ...qui travailleront celui qui le recherche ».

10. B., 74; L., 408.

11. *Adresse à l'Académie parisienne de Mathématiques*, 1654, *Œuvres*, t. III, p. 308 : « ...stupendum hunc titulum... aleae Geometria ».

12. Il y a intérêt à lire le morceau sur le pari dans L., 418-426, où sont rassemblés tous les textes écrits sur les deux feuilles qui le contiennent : il convient, en effet, de ne pas les séparer.

13. B., 74; L., 408 (qui lit « souverain bien » au singulier, comme Z. Tourneur, édition paléographique, p. 231).

bien représentait une pièce capitale de la nouvelle apologie. Il ne s'agit pas, en effet, d'une apologétique populaire : Pascal s'adresse au public cultivé. C'est même pourquoi ses travaux scientifiques et sa vie mondaine lui donnent ici des lumières que n'ont pas toujours les religieux : il connaît les auteurs que les libertins ont dans leurs bibliothèques; il sait aussi quels maîtres de la sagesse profane abusent les chrétiens qui ont fait leurs « humanités ». Nul n'est mieux armé pour écarter les philosophes qui ont la prétention de prendre en main le gouvernail de notre barque.

« Les stoïques, — ce sont les dogmatistes qui visent le plus haut, — les stoïques disent : rentrez au-dedans de vous-même, c'est là où vous trouverez votre repos. Et cela n'est pas vrai¹⁴. » De fait, « nous sommes pleins de choses qui nous jettent au-dehors¹⁵ ».

« Les autres, — et ce sont les pyrrhoniens, — les autres disent sortez dehors et cherchez le bonheur en un divertissement. Et cela n'est pas vrai, les maladies viennent. »

« Le bonheur, conclut Pascal, n'est ni hors de nous ni dans nous; il est en Dieu et hors et dans nous¹⁶. »

Les derniers mots sont très raturés. Il semble que Pascal ait d'abord pensé : « ...en Dieu qui n'est ni hors ni dans nous ». Il s'est immédiatement repris : Dieu est partout. Mais ni le Premier Moteur que la philosophie peut rencontrer hors de nous ni le Suprême Géomètre que la philosophie peut rencontrer en nous ne sont le Souverain Bien véritable, celui qui est le principe et la fin de notre pari. Il faut donc toujours en revenir à la vérité du *Mémorial* : « Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile. »

II

Il ne faudrait pas maintenant compter sur un historien de la philosophie pour peindre un Triomphe de Pascal, image de style baroque, sur laquelle on reconnaîtrait parmi les fuyards Descartes et Malebranche, Leibniz et Spinoza. La philosophie survit à ceux qui la nient comme à ceux qui la font : telle est la leçon de son histoire. Trois siècles après la mort de Pascal, elle se porte bien : c'est même pourquoi, en cette année 1962, elle se trouve naturel-

14. B., 465; L., 407.

15. B., 464; L., 143.

16. B., 465; L., 407; voir Z. Tourneur, édition paléographique, p. 304.

lement associée à toutes les manifestations qui célèbrent la mémoire de son plus intime contempteur.

Ce sont là des faits. Les rappeler ne sera pourtant pas une façon d'opérer le retournement qui, après une première partie : « Pascal contre les philosophes », en ferait apparaître une seconde : « Pascal ou le philosophe malgré lui. » En somme, il importe peu de savoir s'il convient ou non d'appeler Pascal un philosophe : ce qui est intéressant, c'est plutôt de se demander pourquoi pareille question a été posée.

Car elle ne se pose pas pour Saint-Cyran et Sacy : il est trop évident qu'ils ne sont pas des philosophes.

Car elle ne se pose pas pour Descartes et Spinoza : il est trop évident qu'ils sont des philosophes.

Ces évidences tiennent à un fait très simple qui dispensera d'une longue et pénible enquête sur l'essence de la philosophie; un philosophe, c'est d'abord quelqu'un qui nous déclare « je suis un philosophe ». Les *Méditations métaphysiques* de Descartes et *L'Éthique* de Spinoza sont dictées par une intention qui se veut philosophique. Or, cette intention ne s'affirme jamais sous la plume de Pascal. Dans ses œuvres complètes, il y a des opuscules scientifiques et des lettres spirituelles; ses *Écrits sur la grâce* touchent à la théologie; le plus gros ouvrage qu'il publie, *Les Provinciales*, est polémique par sa fin; quant au livre dont les *Pensées* nous donnent une idée, il appartenait à un genre bien défini : l'apologétique. Ainsi, aucun texte de Pascal ne relève, à proprement parler, de la philosophie. Pourquoi donc ce non-philosophe de profession occupe-t-il un chapitre si important dans les histoires de la philosophie?

Dans ses écrits une première vocation est manifeste : celle qui, tout jeune, le porte vers la géométrie et qui, jusqu'à la fin de sa vie, provoquera en son génie des crises d'invention, ceci, malgré la légende, accréditée par la famille, d'un Blaise ayant, par piété, renoncé aux sciences profanes. Or une remarque s'impose aussitôt. Pascal apparaît comme un témoin privilégié de la grande révolution qui substitue à l'image d'un monde clos l'image d'un monde ouvert¹⁷. Nul, semble-t-il, n'a mieux senti que chacune des deux visions de l'univers a son esthétique propre. La beauté de l'ancien *cosmos* tenait à la finitude qui, précisément, le faisait *cosmos*, c'est-à-dire ordre; elle était celle d'une harmonie qui plaît à l'esprit

17. Cf. Alexandre KOYRE, *From the closed world to the infinite universe*, Baltimore, 1957.

dont le regard va des parties au tout et du tout aux parties. Mais quand l'univers est « une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part¹⁸ », quand notre imagination est toujours débordée par l'inimaginable, alors le silence des espaces infinis devient effrayant¹⁹. Que cet effroi exprime l'émotion de l'athée ou le premier mouvement de l'homme qui se voit perdu dans une immensité muette et désespérément illimitée, peu importe ici : ce qui est sûr, c'est que, là où il n'y a plus de *cosmos*, il n'y a plus de cosmologie.

« ... Les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature comme s'ils avaient quelque proportion avec elle. C'est chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses, et de là arriver jusqu'à connaître tout... » *De omni scibili*, commençait Pic de La Mirandole en tête d'une thèse qu'il se proposait de soutenir à Rome : « titre fastueux », déclare Pascal, mais en ajoutant : pas plus que celui du fameux livre de Descartes : *Des Principes de la philosophie*²⁰. L'ère est terminée de ces philosophes qui se hissent à la droite de Dieu pour regarder le monde et en découvrir le plan.

Dans un instant, la science la plus contemporaine s'exprimera sur celle de Pascal. On voudrait seulement rappeler que la célèbre « pensée » qui, son contexte le montre, vise la philosophie de la nature — « nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine²¹ » — n'est pas le dernier mot du physicien : n'y aurait-il pas une autre philosophie qui, elle, vaut bien une heure de peine, puisque Pascal a pris celle d'écrire les lettres sur l'expérience du puy de Dôme et sur « la géométrie du hasard », le morceau qui aurait introduit le *Traité du vide* et les pages connues sous le titre : *De l'esprit géométrique et de l'art de persuader*? Renonçant à se dilater dans un vain effort pour coïncider avec une vision quasi divine de l'univers, la science se replie sur l'esprit qui la fait et s'achève en conscience du savant. De là ces réflexions sur

18. B., 72; L., 179. Sur cette image, voir : Maurice de GANDILLAC, *Sur la sphère infinie de Pascal*, dans *Revue d'Histoire de la Philosophie*, janvier 1943; Georges POULET, *Les Métamorphoses du cercle*, Paris, Plon, 1961, ch. III.

19. B., 206; L., 201; cf. B., 205; L., 68; B., 693; L., 198; B., 194 (éd. *minor*, p. 418-419); L., 427 (p. 247). Cf. Maurice de GANDILLAC, *Pascal et le silence du monde*, dans *Blaise Pascal, l'homme et l'œuvre*, Cahiers de Royaumont, n° 1, Éditions de Minuit, 1956.

20. B., 72 (éd. *minor*, p. 350-351 et 352); L., 199 (p. 137 et 137-138).

21. B., 79; L., 84. Cf. B., 78; L., 887; B., 75; L., 553; B., 77; L., 1001.

la relativité du savoir, sur les démarches méthodiques de la raison, sur la psychologie de la recherche mathématique et de l'enquête expérimentale.

La première vocation de Pascal le ramène donc vers l'homme à partir du monde reconnu inaccessible dans sa totalité : or, c'est là aussi que le conduit la seconde, mais à partir du Dieu incompréhensible de la foi.

Comment nommer cette seconde vocation ? Il convient ici de savoir s'étonner pour retrouver ce qui est étonnant. Relisons cette lettre de consolation que Blaise envoie aux Périer après la mort du père et qui se termine par *Amen*. Relisons les lettres à Charlotte de Roannez et à son frère où il se fait le guide de ses amis sur « les voies enseignées par l'Évangile ». Pareils textes remplissent un office très précis : la direction de conscience ; ils relèvent d'un genre bien défini, « la lettre spirituelle », genre illustré à Port-Royal par des recueils comme ceux de Saint-Cyran, de Singlin, de Saci. N'est-il pas étonnant de voir un jeune laïc se charger spontanément d'une mission réservée aux religieux ? Pas moins étonnant est le projet qui occupe les dernières années de sa courte vie. L'apologétique est, en général, œuvre de théologiens : si l'on rencontre parfois dans son histoire un laïc, c'est, comme dans le cas de Jean de Silhon, au service d'une apologétique essentiellement philosophique. Imaginons alors la scène qui se joue à Port-Royal : Pascal a environ trente-cinq ans ; il donne une conférence sur l'Apologie de la religion chrétienne qu'il prépare : et le voici qui se propose de déchiffrer le sens spirituel des Écritures, de dissertar sur les prophéties et les miracles, de développer en un système de la nature et de la grâce le thème d'un Dieu qui se veut cacher dans l'univers qu'il a créé, dans la Bible qu'il a inspirée, dans la suite des siècles qu'il gouverne.

La vocation qui double le génie scientifique de Pascal est celle qui fait les directeurs de conscience. Vocation au sens à la fois théologique et psychologique puisqu'ici l'appel divin coïncide avec la réponse humaine. En elle, en effet, s'unissent le zèle de la maison de Dieu et une sorte de volonté de puissance spirituelle ; la charité du directeur est impérieuse comme son caractère ; elle spiritualise l'esprit de conquête. Et c'est elle enfin qui inspire le dessein du grand coup de filet dans la pêche aux âmes que sera l'apologie de la religion chrétienne.

Un directeur de conscience doit être bon connaisseur de l'âme

humaine. Une anthropologie est impliquée dans toute apologétique. Celle de Pascal est fondée sur un dualisme. Or ce dualisme ne correspond pas à ceux que l'on trouve chez les philosophes : corps et âme, matière et esprit, étendue et pensée, objet et sujet. Il exprime ces « contrariétés » que l'expérience quotidienne découvre dans le désir ou dans l'imagination, dans la poursuite de la vérité comme dans celle du bonheur, dans le travail et dans le divertissement, dans les lois et dans les coutumes. « ... Qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible ²² », ceci pour que l'homme comprenne aussi que la foi peut seule rendre raison de cette incompréhensible monstruosité.

Cette contradiction est rapportée à son principe et dévoilée dans ses conséquences au cours de l'entretien avec M. de Sacy. Peu importe ici l'historicité du dialogue : les pièces qui ont servi à sa confection semblent bien être de l'époque qui suit immédiatement la conversion de novembre 1654 ²³. Le finale est un morceau d'une éblouissante rhétorique; mais la virtuosité dans l'exécution n'a rien de théâtral : elle est l'expression naturelle du sentiment tragique de la vie; les antithèses jaillissent les unes des autres, sans espoir de synthèse, pour provoquer enfin ce que Pascal lui-même appelle « la révolte de l'homme contre l'homme ²⁴ ».

Révolte de l'homme contre l'homme qui s'est révolté contre Dieu : le dualisme commence avec la création par Dieu d'un être fait à son image suivie d'une chute par laquelle le premier homme tombe au-dessous de son humanité.

De là une contradiction désormais inscrite dans l'existence même de cette créature, grande par sa nature, misérable par son histoire.

De là deux tendances dans les idées qu'à chaque époque l'homme se fait de l'homme : celle qui traduit la conscience de sa grandeur, celle qui traduit la conscience de sa misère.

Deux noms symbolisent ces deux tendances : Épictète pour la première, Montaigne pour la seconde.

Ce qui conduit à deux erreurs justifiant deux vices : le sens de la grandeur nous laisse croire que notre pouvoir est égal à notre vouloir, et c'est l'orgueil; le sens de la misère incline à nous accommoder de notre condition, ce qui est paresse, voire lâcheté.

22. B., 420; L., 130.

23. Pour toutes les questions concernant l'histoire et l'interprétation du texte, voir : Pierre COURCELLE, *L'Entretien de Pascal et Sacy, ses sources et ses énigmes*, Paris, Vrin, 1960.

24. Édition Courcelle, p. 45.

Ce dualisme totalement déployé sous le regard de M. de Sacy, il réapparaît toutes les fois que Pascal esquisse les grandes lignes de son projet d'apologie, dans les parties rédigées de sa conférence à Port-Royal²⁵, dans les morceaux qu'il destine à l'introduction de son ouvrage²⁶. Il signifie que la foi seule est capable de répondre au « connais-toi » socratique : « Nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ²⁷. »

Ainsi, la critique de la raison dans la connaissance de la nature et la critique de la raison dans la connaissance de l'homme montrent, l'une comme l'autre, que laissée à ses seules ressources, notre pensée est capable de décrire, non d'expliquer, autrement dit : une physique expérimentale est possible, non une philosophie de la nature; une psychologie et une sociologie sont possibles, — « la science des mœurs », la formule est de Pascal²⁸, — non une pure philosophie de l'esprit. Or, l'insuffisance en quelque sorte constitutionnelle de la philosophie est une provocation permanente à la philosophie. Lisons un dernier fragment : « Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer... Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer et qui songent d'autant plus qu'on leur défend²⁹... » Pascal est de ceux-là et si nos manuels le rangent parmi les philosophes, c'est parce que, trois siècles après sa mort, la voix du songeur impénitent sait encore empêcher la philosophie de s'assoupir.

25. B., 430; L., 149; B., 416; L. 122.

26. B., 556; L., 449; B., 194 et 195; L., 427 et 428.

27. B., 543; L., 190.

28. B., 67; L., 23.

29. B., 259; L. 815.